

—Nous serons deux à veiller à son chevet, dit-elle, je veux vous épargner des veilles trop fréquentes.

—Je prendrai souvent votre place, car j'ai à cœur de vous procurer le plus souvent possible un repos qui sera salutaire pour votre nourrisson.

Pendant tout le trajet elle avait voulu tenir sur ses genoux, afin de le contempler à son aise, celui qu'elle croyait être son fils.

Lorsqu'on arriva à l'hôtel, elle y fit une sorte d'entrée triomphale, portant fièrement entre ses bras son cher trésor retrouvé.

Et tandis que François et Charlotte, qui était accourus, s'empresaient de prendre le bagage, elle avait gravi les marches de l'escalier tenant toujours serré contre sa poitrine le fils de Marie-Jeanne, héritier du nom, du titre et de l'immense fortune des comtes de Bussières.

Elle était arrivée ainsi haletante dans la chambre où son fils était né.

Pour le débarrasser de la pelisse, elle l'avait placé sur ce même lit où elle l'avait, pensait-elle, gardé couché auprès d'elle, lorsqu'il venait de naître et en attendant que le comte de Bussières vint lui donner le premier baiser.

A ce moment Charlotte survenant voulut voir le cher petit qu'on lui avait enlevé si tôt, alors qu'elle avait espéré qu'on lui permettrait de continuer auprès de lui le rôle d'affection et de dévouement qu'elle avait rempli auprès de Mlle d'Anglemont.

Et de même que la comtesse, la gouvernante n'éprouva aucune impression de répulsion ou de doute à la vue de l'enfant étranger.

Elle aussi se promit de rattraper le temps perdu, en prodiguant au nouveau venu toutes les tendresses économisées.

Par convenance, le docteur Appyani, qui du reste, depuis la mort de M. de Bussières, avait cessé d'habiter l'hôtel, ayant parlé de se retirer, la comtesse le retint à dîner.

Elle s'étonnait qu'il l'abandonnât ainsi, alors qu'elle avait besoin de l'ami sincère qui avait promis de se consacrer au fils du comte de Bussières.

Appyani avait ainsi réussi à se faire retenir de force.

C'était un nouveau pas dans l'intimité de celle qu'il voulait amener progressivement à réaliser le dernier vœu exprimé par le comte.

L'enfant avait servi de lien entre le docteur et la comtesse, un lien qui, chaque jour, se resserrait davantage.

Certain que la proie qu'il convoitait ne pourrait plus lui échapper, il manœuvrait, avec la plus grande habileté, pour atteindre le but suprême au moment psychologique.

Il luvoyait patiemment, n'avançant qu'avec la plus extrême prudence, afin de ne pas se heurter à des susceptibilités ou à des scrupules.

Tout entière à l'enfant sur lequel elle avait reporté l'affection qui, seule, emplissait son âme, Mme de Bussières ne s'apercevait pas des progrès qu'insensiblement l'ami faisait dans son intimité.

Elle se laissait aller à sa sympathie pour l'homme que le comte mourant lui avait désigné comme le guide et le protecteur qu'il souhaitait qu'elle donnât à son fils.

Son cœur, plein du souvenir de Robert Maurel, et fermé à tout jamais à l'amour, s'entr'ouvrait pour donner une large place à l'amitié.

Et peu à peu le fourbe s'y était perfidement glissé, empiétant, de jour en jour, avec une persévérance féline.

Il savait se rendre indispensable au point qu'on l'attendait souvent avec impatience.

—Vous nous négligez, lui disait Mme de Bussières, lorsqu'il ne rendait pas à son protégé, à leur fils (la comtesse avait trouvé cette délicate pensée), sa visite quotidienne.

Elle ajoutait :

—Il vous voit de là-haut !...

Appyani saisit la phrase et la lui retournant habilement :

—Si l'on nous voit de là-haut, dit-il, ne pensez-vous pas, madame, que nous devons tous les deux une satisfaction à la chère âme qui plane au-dessus de nous...

—Elle me hante continuellement, prononçait-il avec une feinte émotion et, parfois, ma conscience se trouble à la pensée qu'elle peut souffrir, cette chère âme de l'ami qui n'est plus, souffrir de n'avoir pas été comprise dans toute l'étendue de son désir...

Et comme la comtesse baissait les yeux et gardait le silence, il l'amenait auprès du berceau, en rappelant à la mère attendrie que ce rôle du père qu'il avait loyalement accepté ne pouvait se borner à de simples sollicitudes, qu'il devait être sans limites et, qu'enfin, le père doit à son enfant une surveillance de toutes les heures, de toutes minutes. Que pour accomplir ce devoir il importait qu'il ne quittât pas sa demeure.

Or, belle comme elle l'était, jeune, ardent et épris, comme elle savait bien qu'il l'était lui-même, pouvait-il, sans autre titre que celui de médecin ou d'ami, habiter sa demeure ?

—Je lis dans votre âme, s'écria-t-il, et je me souviens de ces tristes paroles adressées par vous au mourant :

—Mon cœur est mort !...

—Aussi, n'est-ce pas la possession de ce cœur que je sollicite de vous.

—Ce n'est pas la possession de vous-même que je demande, ce n'est pas la femme que je veux.

—Promettez qu'au jour où finiront les délais imposés par la loi, vous deviendrez la compagne... et rien de plus, et je jure, moi, que, jusqu'à l'heure où il vous plaira de me dire :

—Le temps a adouci l'amertume de mes regrets, mes larmes sont tarées.

—Jusqu'à l'heure enfin, où ce cœur que vous croyez mort et qui sommeille seulement, se réveillera.

—Jusqu'à cette heure, que j'appelle de mes vœux les plus ardents... Je vous le jure, devant Dieu, j'attendrai !...

La comtesse profondément émue et pleinement rassurée, mit alors sa main dans la main d'Appyani, et d'une voix calme et résolue, elle dit :

—Lorsque sera expiré le délai imposé par la loi, docteur Appyani, nous serons unis ; lorsque le temps et la volonté du ciel m'auront donné l'oubli, je serai... votre femme !

—C'est bien ! s'écria Appyani. J'ai votre parole, comtesse de Bussières... Elle est sacrée.

Puis, cyniquement, il ajouta tout bas :

—Et vous n'avez que la mienne !...

#### CHAPITRE XIII. — PAUVRE MÈRE !

En se séparant devant cet hospice des Enfants-Trouvés où leur fils allait être élevé désormais loin des regards maternels, Marie-Jeanne et Bertrand avaient, ainsi que nous l'avons dit, pris chacun une direction différente.

—Nous allons partir, vous de votre côté, moi du mien ! lui avait-elle dit.

Puis elle avait ajouté, d'une voix entrecoupée par l'émotion et les larmes :

—Je retourne chez moi !... Je travaillerai pour lui !... Et le jour où vous reviendrez avec notre enfant... Je serai encore l'honnête femme que j'ai toujours été...

Elle s'était alors éloignée, tandis que Bertrand lui criait ces mots dans un dernier adieu :

—Je te le rapporterai ou... je mourrai à la peine !

Au ton il avait prononcé ces paroles, on comprenait que c'était une promesse sacrée, et que cet homme, jusque-là si faible contre les tentations, allait prendre une résolution énergique.

Aussi en se retrouvant, de nouveau, en face de Rémy, qui revenait, ce dernier put juger à son air et à l'expression de sa physiologie qu'un grand et subit changement avait dû s'opérer en lui. Et comme il se demandait quel événement avait pu causer ce changement, il se rappela que, tout à l'heure, il venait de faire la rencontre de Marie-Jeanne.

—Je ne me trompais pas, se dit-il, Mme Bertrand nous a suivis, et, profitant de ce que son mari était là, toute seul, elle vient de lui faire une petite scène conjugale.

Et, plein de cette idée, il dit à Bertrand :

—Eh bien, mon cher, elle t'a donc joliment frotté les oreilles, ta bourgeoise. Il faut que cela soit, pour que tu me fasses cette mine-là ? Pour toute réponse, Bertrand repoussa énergiquement celui qui, jusqu'à ce jour, avait été son mauvais génie.

Et comme Rémy restait stupéfait :

—Je n'ai pas de compte à te rendre... et je n'en aurai jamais plus, dit-il.

—Ah ! je comprends, ta moitié, après t'avoir houspillé dans les grands prix, t'a donné finalement de la monnaie pour t'acheter une bonne conduite...

—Malheureusement pour toi... tu ne sais pas où ça se vend, cette marchandise-là !

Et Rémy avait planté là son ami pour se mettre à la recherche de son "client", comme il appelait Appyani.

Bertrand ne fut pas longtemps à le voir revenir, furieux de n'avoir plus rencontré son homme à l'endroit convenu.

—En voilà un lâcheur ! criait-il, il m'a semé et s'est donné de l'air ! Ayez donc confiance !... Voilà un gaillard qui me vole ma commission comme s'il la prenait dans ma poche !...

Et il avait continué en grommelant :

—Eh bien ! je ferai mon compliment à Bourdichon, il choisit ses connaissances dans un joli monde !...

Puis s'arrachant les cheveux, dans un mouvement de colère :

—Dévalisé ! volé ! un homme comme moi fourré dedans par un simple bourgeois !... C'est honteux ! c'est dégradant. C'est à dégoûter du métier, quoi !

**VIN MORIN "CRESO-PHATES"**

EST ADMINISTRÉ AVEC UN REMARQUABLE SUCCÈS DANS LES CAS DE DIPHTÉRIE, ASTHME, CATARRHE ET CONSOMPTION.

Agent pour les Etats-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, Boston, Mass.